

A dix mille dans l'intimité d'Aida, à Orange

Martine D. Mergeay

July, 13, 2006

Une direction un peu moite (35 °) de Plasson. Mais un quatuor de tête fabuleux.

Le piège tendu par «Aida» -opéra commandé à Verdi par le Khédive d'Egypte, pour l'inauguration de l'opéra du Caire, et créé en 1871- concerne sa double dimension, intimiste et pharaonique. L'intrigue psychologique y est essentielle, les scènes en solo, duo ou trio d'ailleurs majoritaires, mais le metteur en scène n'échappe pas -sous peine d'émeute- à quelque scène pour grands ensembles, en tête desquelles le fameux triomphe de Radames, général en chef des armées du roi d'Egypte, revenant victorieux de sa campagne contre les Ethiopiens et ramenant, parmi les prisonniers, le père d'Aida, la belle esclave élue de son coeur.

Pour la production donnée les 8 et 11 juillet au théâtre antique d'Orange, les Chorégies eurent la bonne inspiration de refaire appel à Charles Roubaud, qui signa (notamment) un «Nabucco» donné dans les mêmes lieux, qui fit date par sa simplicité, sa beauté plastique et son haut pouvoir d'expression. Intimité ou gigantisme? Roubaud se joue de la difficulté - sachant qu'à Orange, mettre 300 personnes sur le plateau est une faribole alors que donner de la substance dramatique à un chanteur lilliputien perdu au pied du Mur relève de l'exploit, et bien sûr du grand art. La force du visuel, limité au jeu des projections et des lumières (Gilles Papain et Vladimir Lukasevitch), et la beauté des costumes ne sont pas étrangères à cette réussite et on sait gré à Katia Dufлот d'avoir opté pour des costumes intemporels et stylisés (monochromes pour la plupart), au grand pouvoir d'évocation, bougeant et vivant au gré des déplacements des acteurs et du vent soufflant sur la colline (réduit à rien, le soir du 10, on était presque fondu de chaleur).

L'ombre au tableau fut ce triomphe tant attendu, pour lequel le chorégraphe Brice Mousset (pourtant si poétique dans l'acte d'Amneris) jugea bon de couvrir le plateau d'une «horde sauvage», mi-punk mi-sioux, objectivement très laide, renvoyant à la hideur de la guerre et la violence des combats. On saluera quand même l'arrivée sensationnelle de Radames, en galère s'il vous plaît, dont les rames assuraient la majestueuse progression sur les flots par la seule grâce des danseurs...

Du côté de la musique, la lenteur des tempos de Michel Plasson faillit perdre chanteurs, orchestre et public (il paraît que c'était pire le 8). Difficile à expliquer autrement que par l'écrasante chaleur, quand on sait que, dans le même contexte et avec le même chef, on entendit des «Carmen» filer comme le vent... Quant à la distribution, elle rassemblait quatre chanteurs (au moins) fabuleux, à commencer par l'Américaine Indra Thomas, tenante du rôle titre, silhouette digne de Niki de Saint-Phalle, visage sublime, et voix en rapport; musicalité, noblesse, ferveur, engagement, si l'on pardonne une certaine fatigue en fin de course, elle est une Aida de légende. En Amneris, côté mythique en moins, solidité en plus (et autant de rondeurs...), sa compatriote Marianne Cornetti, mezzo, ne fut pas de reste. Avec le Coréen (frotté d'Italie), Seng-Youn Ko, Amonastro, on découvre un formidable baryton-basse chez qui voix, technique et énergie soulèvent le plateau et les foules. Mais ce fut le fils du pays (ou de pas loin) Roberto Alagna qui gagna à l'applaudimètre, remercié par le public pour son immense talent, la beauté de sa voix, sa générosité, sa capacité bouleversante de chanter pour chacun, de coeur à coeur. Farandole, bain de foule, poignées de mains et embrassades mirent le point final à cette chaude soirée...